



Face aux désastres liés à l'agriculture intensive, certains éleveurs ont entrepris de revoir leur manière de faire et d'être. Leur transition écologique consiste à établir des synergies, nouer d'autres formes de relation avec le vivant, retrouver une autonomie sur leur ferme... en un mot, élever leurs animaux autrement.

Les crises ont du bon lorsqu'on fait d'elles une occasion de changement. Dans une autre vie, Bruno Gourdon (48 ans) travaillait au Crédit agricole. En 1995, il reprend les 30 ha de la ferme familiale de son épouse et, en 2009, se trouve comme d'autres éleveurs confronté à la crise du lait. La baisse du prix de ce dernier fait fondre la marge brute. Il a alors deux options : abandonner ou reprendre son destin en main. « *Je suivais le cycle d'élevage conventionnel. Mon kif, c'était de monter mes vaches à 9 000 l de lait. Je n'avais plus d'emprunt en cours mais plus de rémunération. Une situation aberrante !* » À l'époque, la laiterie de Laqueuille (Puy-de-Dôme) recherche des producteurs de lait en bio. Bruno s'inscrit à un stage organisé par la Chambre d'agriculture, apprend par cœur le cahier des charges mais n'entrevoit aucune solution pour ne plus avoir de recours systématique aux antibiotiques, anti-inflammatoires, produits phyto et engrais... « *Le bio, c'est hypertechnique. Je suis parti me former à des méthodes alternatives. J'ai traversé la France et tout exploré en termes de soins, tant au niveau animal qu'humain. Y compris des trucs fous !* »

Au rythme de 250 heures de formation par an, cette folie gagne le rythme des journées. « *Je recevais une masse d'informations énorme. L'aspect scolaire était compliqué, j'étais lessivé et, contraint de rattraper le boulot, je remettais les études au lendemain.* » Six ou sept éleveurs du département sont alors concernés, entre Saint-Gervais-d'Auvergne et Issoire ; Bruno échange sur ses problématiques et une entraide se met en place. L'un des écueils en effet – outre la bascule psychique à opérer – réside dans le fait de devoir gérer seul des situations concrètes, d'adapter les théories apprises aux réalités de terrain. « *En reboutage, on nous avait enseigné à dénouer les tensions autour des vertèbres. Mais comment faire sur une vache lorsqu'elle est couchée ? Nous devons expérimenter chacun de notre côté, puis partager.* »

OUVRIR DES POSSIBLES

En 2015, leur collectif prend forme et les statuts de l'association Éleveurs autrement sont déposés. Aurélien Morel (34 ans) les rejoint cette même année. Il élève une vingtaine de vaches montbéliardes sur une exploitation de 30 ha à Sauvagnat-près-Herment (Puy-de-Dôme), en conversion





“Ce métier, tel que nous le pratiquons à présent, nous permet de recréer de l'accord entre les règnes du vivant.”

BRUNO GOURDON, ÉLEVEUR

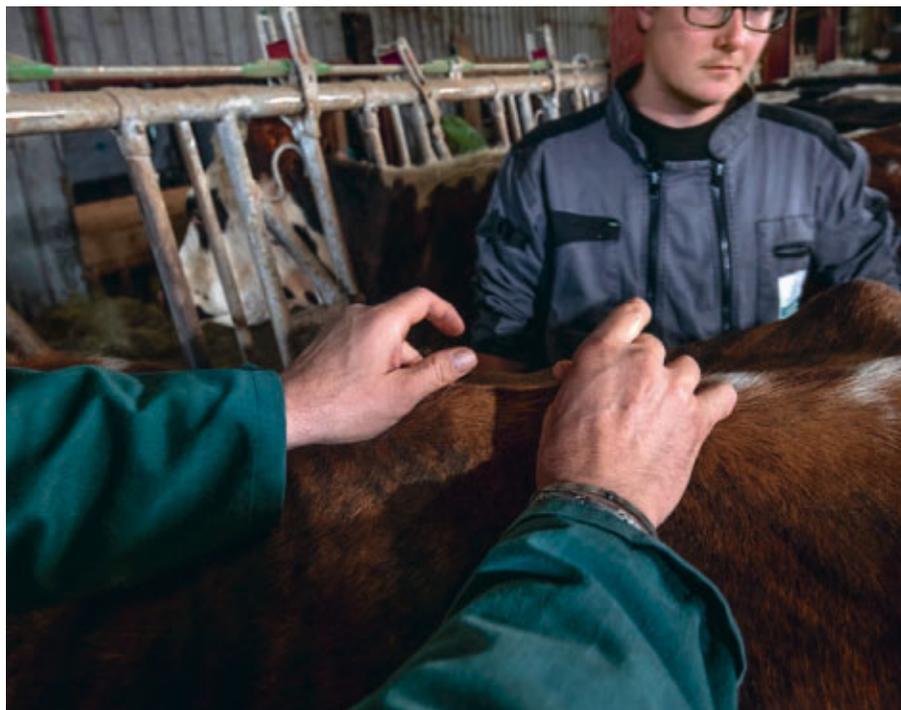
bio. Séparé de son père et de sa manière de faire, il n'a plus aucun frein. Même si l'on agit progressivement, la remise en question des acquis et de leur lot de certitudes ne va pas sans gros bouleversements et les barrières sont nombreuses. « *Durant mon BTS Analyse et conduite de systèmes d'exploitation, on nous encourageait à dépenser de l'argent pour ne pas payer d'impôts. Tout ça pour finir avec une retraite à 400 €, témoigne-t-il. Dans l'association, chacun s'adapte à ce qui lui convient le mieux. Nous n'avancions pas tous à la même vitesse. Les entrées sont différentes, par l'animal ou le végétal, mais on se rejoint. Ces diverses approches m'ont aidé à observer mes vaches, à porter un nouveau regard, établir une autre forme de relation avec elles.* » Comme Rosamund Young¹, ces éleveurs observent leurs animaux avec tendresse, compassion et complicité ; ils les traitent comme des individus différenciés. Bruno, par exemple,

apprend à connaître le caractère des nouveaux-nés avant de les nommer. Il veille au comportement global du troupeau et donc à la place de chacun en son sein. Car, comme pour les plantes d'un jardin, comprendre ses bêtes c'est déjà en prendre soin. Sylvie Amblard (45 ans), éleveuse en bio à Aydat depuis février 2019, est passionnée par les ferrandaises, une race typique du Puy-de-Dôme. Elle élève une cinquantaine de vaches laitières pour l'AOP Saint-Nectaire, sur une surface globale de

—
Sylvain Talbot et Bruno Gourdon interviennent en reboutage sur un veau de 2 jours. Aucune trace de nervosité dans le box. Sylvain doit veiller à son intention avant de soigner. « *Le veau aura bientôt un nom. J'attends de voir son caractère.* »



ALTERNATIVE(S) ÉLEVAGE ALTERNATIF



De gauche à droite

— Placées au-dessus de la vache, les mains de l'éleveur détectent les zones plus ou moins chaudes. Puis il les pose sur la colonne afin d'identifier les tensions à dénouer. Les éleveurs procèdent aussi à une lecture des signes alimentaires : sur cette brebis, les parties noires et jaunes témoignent d'un excès d'azote et de fibres.

Page de droite

— Les brebis laitières Thônes et Marthod de Sylvain Talbot, dans leur prairie de Saint-Pierre-le-Chastel (Puy-de-Dôme).

180 ha ; elle a découvert Éleveurs autrement alors qu'elle passait un certificat phytosanitaire, obligatoire à son installation. « À l'époque, le vétérinaire était le seul maître sur l'exploitation. Nous étions conditionnés. Quand j'ai entendu ces gars parler, je me suis dit qu'ils avaient tout compris. Ils mettaient en avant le lien avec le vivant, le pouvoir de chacune de nos actions. On dit que les paysans sont assistés mais, si nous voulons tout reprendre en main, nous avons besoin d'une telle synergie. »

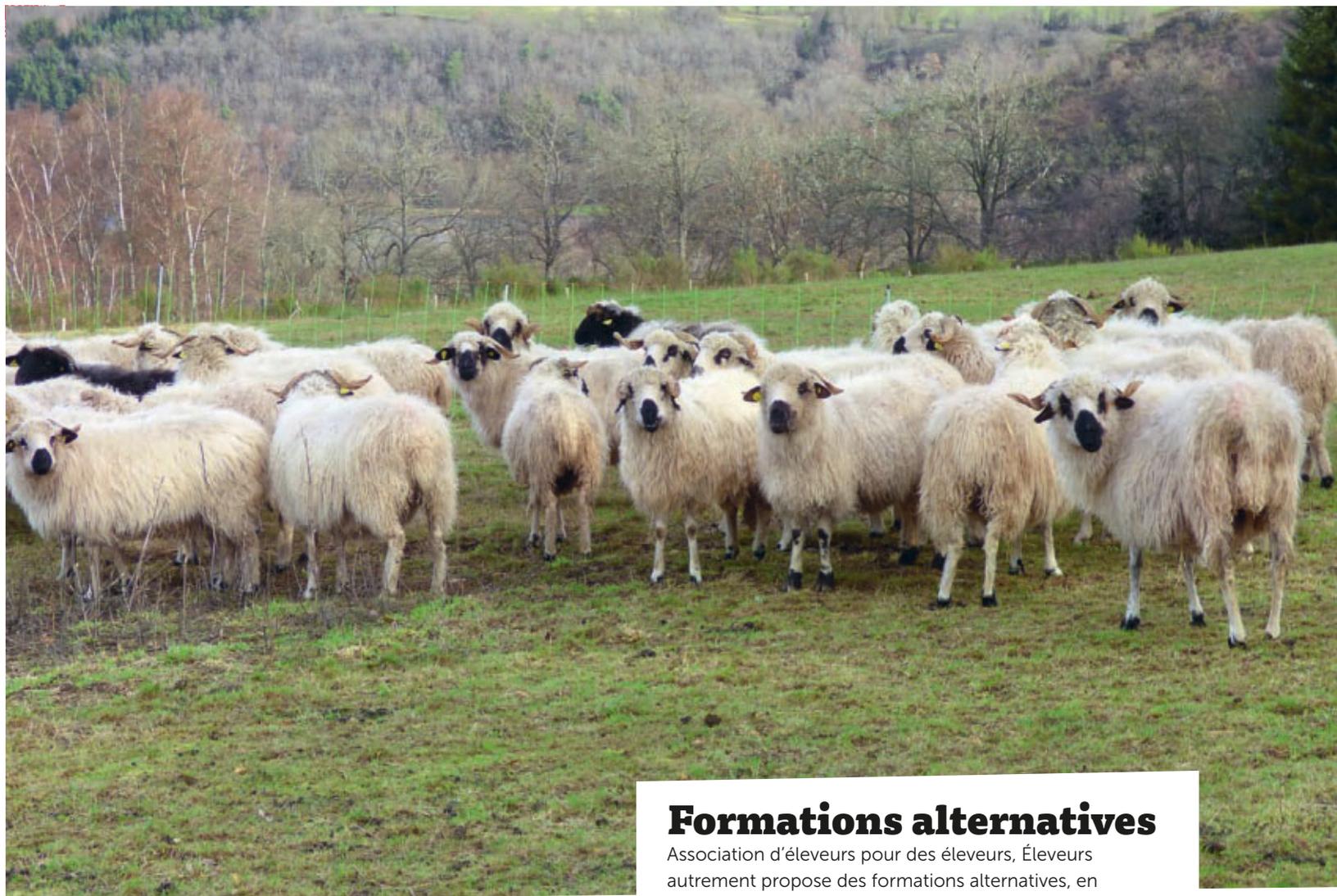
VISER L'AUTONOMIE

S'ils ont des profils différents, tous les membres de l'association ont en commun le souhait de vouloir concilier approche agro-environnementale et performance économique. Retrouver une autonomie sur leur ferme les conduit ainsi à agir pas à pas sur tous les paramètres de l'exploitation et donc à revoir leurs méthodes de soin. Les pratiques alternatives qu'ils retiennent doivent être accessibles à tous, intéressantes en temps de travail et apporter un gain financier, leur permettant de retrouver le plaisir du métier. « Si lutter contre l'antibiorésistance lui coûte de l'argent, l'éleveur ne le fait pas », souligne Bruno. C'est pourquoi, après avoir effectué un test sur six mois, l'association a notamment écarté le recours aux huiles essentielles (HE) car leur usage

s'est avéré compliqué et peu pratique. « Il faut y revenir cinq à sept fois par jour, ce qui est contraignant sur un cheptel de plus de 20 individus. Nous ne remettons pas en cause leur efficacité mais nous avons souvent vécu des rechutes avec obligation de retraiter. Ce qui nous motive, c'est l'origine de la pathologie. Or les HE ne puisent pas dans le pourquoi. Comme les tisanes, elles sont un pansement qui permet de gagner du temps. Et au final, leur coût est comparable à celui des antibiotiques et anti-inflammatoires. On troque l'un contre l'autre et on retombe dans un système dépendant. De plus, si le vétérinaire n'y croit pas, il n'en prescrit pas. » En effet, un éleveur ne peut se procurer de produit à base de plantes sans ordonnance dès lors que celui-ci est présenté comme un médicament vétérinaire. Pour l'heure, seule une dizaine d'huiles essentielles disposent d'une autorisation de mise sur le marché (AMM).

Après avoir fait le tri entre ce qui marche, ce qui est faisable et ce qui est entendable, les éleveurs ont, dans un premier temps, sélectionné l'homéopathie, le reboutage et la médecine énergétique, pour laquelle il faut faire appel à son ressenti. « Ça, les éleveurs savent bien faire. » Ils ont alors constaté que toutes les approches qu'ils choisissaient étaient en lien. Cette démarche de bon sens a aussi redonné une cohérence à l'ensemble des fermes impliquées,





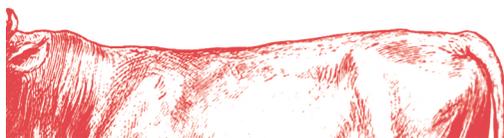
Formations alternatives

Association d'éleveurs pour des éleveurs, Éleveurs autrement propose des formations alternatives, en lien avec la santé animale, les végétaux et l'humain : reboutage, soins énergétiques, alimentation, homéopathie, géobiologie, régénération des prairies, méthode Obsalim... Les maîtres-mots : autonomie et entraide. Chaque éleveur se voit proposer un parcours qu'il fait à son rythme avec un accompagnement d'éleveurs et/ou partenaires formateurs. Les formations dispensées sont validées par Vivea et entrent dans le cadre de la formation professionnelle. À sa création, Éleveurs autrement était classée parmi les techniques innovantes, ce qui lui permettait de bénéficier d'un soutien du ministère de l'Agriculture. Désormais, bien qu'elle rassemble des acteurs très motivés, il lui faut trouver des fonds pour poursuivre ses actions.

www.eleveurs-autrement.fr

offre une vision globale sur les exploitations. « Nous avons divisé par trois le volume de produits phytosanitaires, rien qu'en utilisant le calendrier lunaire. Quant aux antibiotiques, même si ce n'était pas notre demande de départ, nous sommes passés de 90 % à 10 %. » Et les recherches se poursuivent – étude des micro-organismes efficaces pour ensemercer les lisiers et les prairies, autohypnose, entre autres –, car cette volonté d'autonomie est devenue un projet de vie. « Pour ceux qui nous rejoignent aujourd'hui, c'est plus facile. Moi, j'étais un kamikaze, souligne Bruno. Ce sont nos peurs qui font que nos bêtes vont mal. Quand une vache était à terre avec 40 °C de fièvre à cause d'une mammite gangréneuse, soit j'appelais le vétérinaire, soit je tentais un traitement par homéopathie et reboutage. Au début, on pensait qu'il y avait un effet retard et donc que la vache pouvait "calancher" [mourir, ndlr]. J'ai tenté et, deux mois et demi après, la partie affectée était tombée et la vache sauvée », raconte-t-il. L'homéopathie remet en question la façon dont l'humain envisage les animaux dans la société. « Si, comme certains le pensent, il y a un

effet placebo, cela suppose que l'animal sait qu'il est malade et qu'on va le soigner, donc qu'il a un certain niveau de conscience. Et s'il n'y a pas d'effet placebo, cela sous-entend que la méthode est efficace. » La mallette de Bruno compte 360 remèdes à environ 2 €. Elle tourne depuis 2009 et servira bientôt à son fils. Son coût de revient est donc proche de zéro.



ALTERNATIVE(S) ÉLEVAGE ALTERNATIF



—
Le foin de Sylvain Talbot est passé à la loupe. Fibreux et mûr, il constituera l'entrée de la ration car il permet d'éviter l'effet d'acidose dans la panse du ruminant.

Parmi les grands bouleversements vécus par Éleveurs autrement, le rapport à l'alimentation, qui va de pair avec un renouveau des pratiques culturelles, et la communication avec l'animal et le troupeau.

CHANGER SA MANIÈRE DE VOIR

Dans leur bouche revient le nom d'Éric Michels, autrefois commercial chez Domagri où il était en charge de la ligne bio. Technicien en agriculture, spécialisé en productions animales, végétales et méthodes de soins alternatifs, Éric est salarié de l'association. « Il nous a appris qu'une vache fonctionne comme le sol. Alimenter une vache ou un terrain, c'est du pareil au même car la digestion s'appuie sur des micro-organismes. » Le fameux microbiote ! Il était donc possible de revoir la composition et le volume des rations, de cesser de dépendre des suppléments, d'accorder une place prioritaire aux graminées des prairies naturelles souvent considérées comme du fourrage grossier ; en résumé, comme le préconisait Hippocrate, de faire en sorte que l'alimentation redevienne le premier médicament. Autant de points qui, de façon plus ou moins directe, ont une incidence sur l'impact carbone : moins d'achat d'engrais azotés, moins d'intervention sur le sol, donc moins de consommation de fioul ou d'électricité...

Pour rétablir le lien entre alimentation, soin et communication, nos éleveurs ont dans leur poche un

jeu de cartes ; un outil de lecture des signes alimentaires, mis au point par Bruno Giboudeau (société Obsalim), qui recense environ 150 signes classés comme dans un jeu des 7 familles. « Les vaches vous parlent », explique Sylvie. Aujourd'hui, celle-ci laisse les veaux sous leur mère et est convaincue que la qualité du lait d'une vache est étroitement liée à son état de santé, en particulier à sa capacité à valoriser au mieux l'alimentation qu'on lui procure. « Si elle souffre d'une brûlure à l'estomac, elle se lèche derrière l'omoplate, ce qui correspond également à l'emplacement d'un point d'acupuncture sur le corps humain. Si son museau coule, c'est qu'un surcroît d'énergie crée une congestion. On rétablit la situation en ajustant la ration et, ainsi, on évite la pathologie. » Grâce à cet outil, les éleveurs ont constaté 30 % d'économie sur les concentrés alimentaires dès la première année. « Au lieu de fonder l'autonomie fourragère sur les rendements, comme on le fait en lycée agricole, nous abordons les problématiques autrement, en interrogeant les besoins », poursuit Bruno. Un changement radical de paradigme qui, sur la durée, a conduit à une augmentation de la montée en lait avec un apport moindre en nourriture. « Sans compter que, pour une même quantité de lait, nous produisons plus de fromage. » Voilà de quoi retrouver le sourire !

Ces éleveurs offrent une vision bien réelle de paysans soucieux de ne pas épuiser leur sol, veillant durablement au bien-être des bêtes et des hommes, qui ont abandonné une agriculture productiviste sous assistance pour s'orienter vers une autonomie joyeuse et une rationalité enjouée. « Ce métier, tel que nous le pratiquons à présent, nous permet de toucher à la vie complète, de recréer de l'accord entre tous les règnes du vivant. La domestication est un pacte entre l'homme et l'animal. » ●

1. Fermière dans le centre de l'Angleterre, elle a publié *La vie secrète des vaches* (éd. Stock, 2017).

